

# Contes Populaires Canadiens. Cinquième Série

Gustave Lanctot

*The Journal of American Folklore*

Vol. 39, No. 154 (Oct. - Dec., 1926), pp. 371-449

Published by: [American Folklore Society](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/535244>

Page Count: 79

## LA MANCHOTE.

*Raconté par Mme Jean-Baptiste Sioui (Mathilde Boivin), âgée de 55 ans environ, de la Jeune Lorette, originaire de la Baie Saint-Paul. Recueilli en 1915 par Mlle Sioui.*

Une fois c'était un veuf qui n'avait qu'une fille d'une rare beauté. Comme il était très pauvre, il lui dit: "Je ne suis pas pour te laisser mourir de faim: je vais aller à la ville pour demander mon pain." Elle lui dit: "Mais, papa, je ne puis rester ici dans ce bois toute seule." — "Je ne serai pas très longtemps dans mon voyage, seulement un jour ou deux. Je vais atteler mon vieux cheval, ça ira un peu plus vite."

Voilà qu'il part. Quand il eut traversé le bois, il voit venir à lui un grand homme. — "Bonjour mon ami." — "Bonjour, Monsieur." — "Comme vous me paraissez triste, qu'est-ce qu'il y a pour vous chagriner?" — "Je viens de partir de chez nous avec l'intention de me rendre à la ville pour demander mon pain et j'ai laissé ma fille seule à la maison." — Le grand homme lui dit: "Veux-tu faire un marché avec moi?" — "Lequel?" — Il tire de sa poche une grande bourse. "Tiens tu vois cette bourse? Eh bien! elle est à toi et ne se videra jamais si tu consents à m'emmener ta fille ici au bout d'un an et un jour." — "Comment te donner ma fille, je l'aime trop pour ça." — "Si tu ne veux pas me la donner promets-moi de m'emporter ses deux bras."

Comme il aimait bien l'argent et qu'il était bien lâche, il consent à faire le marché. Il prend la bourse et le grand homme disparaît. Ce grand homme c'était le diable. Il pensait, en faisant couper les deux bras à la jeune fille, qu'elle se mettrait en colère contre son père et qu'elle perdrait ainsi son âme.

Quand le diable eut disparu, le veuf se rendit à la ville. Il s'achète un beau cheval et une belle voiture et ensuite rentre dans une épicerie et achète des provisions et dans un autre magasin une robe. Il part et arrive bien vite chez lui. Sa fille reste bien surprise de voir arriver une si belle voiture. "Ce n'est pas papa, ça, il ne possède pas un si bel équipage."

Lui, débarque. — "Bonjour Marie." — "Bonjour papa. Comme vous avez un beau cheval et une belle voiture." — "Cela te prouve, ma fille, que je n'ai pas flâné. J'ai dû faire plusieurs maisons pour pouvoir ramasser autant. Avec ce cheval et cette voiture, je me rendrai à la ville et prendrai des passagers: nous pourrons vivre heureux."

La jeune fille qui ne se doutait guère **du** marché que son père avait fait était très contente. En effet, tous les jours il se rendait à la ville et emportait toujours de nouvelles choses à sa fille. Un soir il entra chez lui ayant l'air bien triste. Sa fille lui dit: "Comme vous êtes triste, papa!

Etes-vous malade ?” — “Non, mon enfant, mais j’ai d’autre chose pire.” — “Avez-vous fait quelques pertes ou est-ce moi qui vous ai fait de la peine ?” — “Non, ça me coûte trop de te le dire.” — “Est-ce à mon sujet ?” — “Oui, il faut bien que je l’avoue. Eh bien ! tu vois cette bourse, elle ne se vide jamais. On me l’a donnée à condition que je te coupe les deux bras et que je les porte au bout d’un an et un jour à un grand homme. Ça fait un an aujourd’hui que j’ai fait ce marché.” — “Comment ! vous avez vendu mes bras au diable, car cet homme, ce n’est pas d’autre que le diable. C’est ainsi que vous m’avez aimée ! Tenez, voici mes bras, coupez-les. Puisque vous ne m’aimez pas, je vais m’en aller dans le bois et vous ne me verrez plus jamais.”

Voici la fille qui part, le sang coulait chaque côté d’elle. Elle marcha ainsi toute la nuit ayant beaucoup souffert. Rendue au petit jour elle aperçut un gros arbre qui était tombé et formait une espèce d’abri. Elle s’y installa le plus commodément possible et passa la journée et la nuit ne cessant d’envoyer sa tête de côté et d’autre pour chasser les mouches qui venaient sur ses plaies, ce qui la faisait souffrir davantage. Elle passa la nuit à avoir peur des loups. Dans un village voisin de ce bois vivait une reine veuve, ayant seulement qu’un garçon. Un matin il va trouver la reine et lui dit : “Maman, j’aimerais ce matin à aller à la chasse, il y a longtemps que je ne suis pas allé.” — “Je le veux bien” dit la reine, “mais je crains qu’il ne t’arrive malheur.” — “Ne craignez rien, je vais être prudent en tout.” — “Prépare-toi, et moi, je vais aller dire à la servante qu’elle te prépare un bon dîner.”

Arrivé dans le bois, voici que son petit chien le laisse. Alors le petit chien, sentant qu'il y avait quelqu'un dans le bois, se mit à aboyer. Rendu près de la jeune fille, il lui lécha ses plaies. Cela la soulagea beaucoup, elle lui dit: "Pauvre petit, comme tu es fin! Si tu savais comme cela me fait du bien! Toi, du moins, tu as pitié de moi!" Rendu au dîner, le prince appela son petit chien. Celui-ci se rendit trouver son maître, tout en se léchant la gueule. — "Tiens, tu as trouvé de la perdrix, tu ne dois pas avoir beaucoup faim. Prends ce sandwich." Le petit chien prend le sandwich dans sa gueule et se dirige du côté de la jeune fille; arrivé près d'elle, il se tient sur ses pattes de manière qu'elle puisse se pencher et manger le sandwich qu'il tenait toujours dans sa gueule. Ensuite il lui lèche encore ses plaies. Quand le prince fut prêt de partir, il rappela de nouveau son petit chien. Arrivé chez lui, il raconta à sa mère ce qui lui était arrivé. — "Maman, je trouve cela bien étrange. Ruby n'a jamais l'habitude de me laisser et aujourd'hui il n'est pas resté avec moi de la journée." — La mère: "Il aura sans doute trouvé du gibier et se sera amusé." — "Cela m'intrigue beaucoup. Si vous le permettez, je vais y retourner demain." — "Puisque cela te fait plaisir, je le veux bien."

Le lendemain, le prince part pour la chasse. Arrivé dans le bois, Ruby fait encore la même chose, va trouver la jeune fille et lui lèche ses plaies.

Au dîner, le prince appelle son chien. "Tiens, prends ce sandwich." Ruby le prend et vient pour partir. Son maître lui dit: "Non, mange-là, ici." Le chien le remet à terre. Alors le prince, s'apercevant qu'il devait y avoir quelque chose de bien étrange, se dit: Je vais le suivre. "Tiens, mon bon chien, prends ce sandwich." Comme la journée précédente, le chien se rendit trouver la jeune fille. Alors le prince le suivit. Arrivé à une certaine distance, il se cacha dans les branches pour voir ce que son chien ferait. Il fut bien surpris de voir cette belle jeune fille seule dans ce grand bois. Sa surprise fut encore plus grande quand il s'aperçut qu'elle n'avait pas de bras et que son chien tenait le pain dans sa gueule et que la jeune fille en prenait quelques bouchées. Le prince se mit à pleurer en apercevant une scène pareille.

Voici qu'il sort de sa cachette et se dirige vers la jeune fille. "Oh! mon bon monsieur, je vous en prie, n'approchez pas. Je suis une pauvre malheureuse n'ayant pas de bras et mes habits sont tout en lambeaux." — "Racontez-moi donc votre histoire, je vous en prie. Je vous promets, je ferai tout pour vous soulager." Elle lui raconta toutes les misères qu'elle avait eues. Le prince pleura de compassion et il lui dit: "Puisque vous avez été malheureuse, je vais vous emmener dans mon château. Ma mère, qui est très bonne, vous soignera et quand vous serez mieux, je vous promets de vous épouser." — "Vous vous moquez de moi. Je suis déjà assez malheureuse, je vous en prie, laissez-moi seule. Eloignez-vous, il est impossible que vous preniez une pauvre fille comme moi pour épouse. Je n'ai ni fortune, ni même mes bras. De grâce ne me chagrinez pas davantage." — "Ma chère demoiselle, je n'ai pas besoin que vous me donniez de fortune. Je suis assez riche pour prendre soin de vous, et je vous donnerai des servantes qui ne vous laisseront ni jour ni nuit." — "Je veux bien," dit-elle, "car je suis si malheureuse et sans votre petit chien je serais morte de faim." — "Ne bougez pas d'ici, je vais me rendre au village pour chercher une voiture."

Arrivé chez lui, il conte à la reine ce qu'il avait vu. Il lui dit: "Maman, dépêchez-vous, donnez-moi un de vos manteaux, je vous conterai tout à mon retour." La reine va bien vite chercher un manteau. Le prince part. Arrivé près du bois, il dit à son cocher de l'attendre qu'il ne sera pas très longtemps. Quand la jeune fille vit revenir le prince, elle remercia Dieu de l'avoir si bien protégée. Alors le prince prit le manteau et le jeta sur elle et lui aida à se relever, car elle était très faible. Rendu au château, la reine s'empressa d'aller voir son fils. Quand elle aperçut cette belle fille n'ayant plus de bras, elle se mit à pleurer. Elle la soigna le mieux possible et quand elle fut guérie, le prince demanda à sa mère s'il pouvait l'épouser. "Oh! mon fils, comme tu as un bon coeur. Si tu l'aimes, marie-là. Je te donne mon consentement. C'est une très bonne enfant. Il est vrai qu'elle n'a pas de bras, mais je te laisse assez riche que tu pourras lui donner des servantes et moi, tant que je vivrai, j'en prendrai soin."



On fit venir un prêtre, il bénit leur union. Ils vécurent un an sans que rien ne vint troubler leur mariage. Mais au bout d'un an, le prince reçoit une lettre des pays lointains, disant que la guerre était déclarée et que, étant capitaine, il était obligé de partir dans le plus court délai. Il apprit cette nouvelle à sa mère et à sa femme et il leur dit: "L'on m'assure que cette guerre ne durera pas plus d'un an." Il passa la nuit à parler avec sa femme, lui disant de ne pas oublier de prier pour lui pour lui pour qu'il revienne sain et sauf, et disant à sa mère de prendre bien soin de sa femme durant son absence. Elle le lui promit.

Le lendemain, on prépara ses malles et enfin l'heure du départ arriva et l'on se fit des recommandations de part et d'autre. Durant le cours de l'année, la princesse eut deux beaux petits jumeaux, une petite fille qu'elle nomma Marie, comme elle, et un petit garçon qu'elle nomma Paul, comme son père. La reine n'eut rien de plus pressé que d'écrire à son fils pour lui apprendre la nouvelle. Comme vous savez, autrefois il n'y avait pas de chars. Alors on était obligé de voyager, soit à cheval ou bien avec des chameaux. La reine dit à son messenger: "Tu vas partir demain pour aller porter des nouvelles au prince. Écoute, il faut que tu couches en chemin; mets ce sac en dessous de ta taie d'oreiller; ne le quitte ni jour ni nuit."

Il partit en promettant à la reine de bien remplir ses ordres. Quand il eut voyagé toute la journée, rendu au soir, il arriva à un hôtel. Il rentra dans la cour et on lui fit mettre son cheval à l'écurie. Cet hôtel était gardé par trois vieilles filles bien laides. La plus vieille dit: "C'est le messenger **du** prince. Si vous le voulez, on ne le laissera pas partir sans avoir vu les nouvelles que la reine lui envoie. Je vais lui préparer un bon verre, vous allez voir." Le messenger entre: "Tiens, tiens, c'est le messenger **du** prince! madame la reine est bien et madame la princesse? Vous devez avoir eu froid; prenez ce coup chaud, cela vous fera **du** bien." Le pauvre gars prit le verre sans rien redouter. Peu de temps après, il dormait presque dans sa chaise. Une des vieilles filles lui dit: "Allez donc vous coucher, vous serez bien mieux dans votre lit pour dormir." Il monta dans la chambre qu'on lui avait préparée. Comme il dormait malgré lui, le sac tomba au côté **du** lit sans qu'il s'en aperçut. Elles trouvèrent le sac à terre: "Il nous faut la clef pour l'ouvrir." Une des trois fouille le messenger et trouve la clef, ouvre le sac, prend la lettre et la lit.

"Écoutez donc, mes soeurs, la princesse a acheté deux petits enfants. Je vais déchirer la lettre, je vais faire dire au prince que c'est un chien et un chat." Voici la lettre que les vieilles filles écrivirent au Prince:

"Paul, enfant ingrat, c'est ainsi que tu as aimé ta vieille mère. Moi qui ai pris tant soin de toi, en reconnaissance tu m'emmènes ici une épouse n'ayant ni bras. Tu me dis en partant, maman, prenez-en bien soin, c'est un ange. Moi, je te dis, Paul, que c'est une mauvaise fille ou une possédée. Elle a acheté deux enfants. Ces deux enfants, c'est un

chat et un chien. Quel déshonneur pour moi! Je vais la chasser **du** château. Signé ta mère: La reine de x. ...."

Trois jours après le prince reçut sa lettre. Il était très content d'avoir des nouvelles, mais il pleura comme un enfant et dit au messenger: "Tu vas attendre la réponse." Il écrivit: "Je veux que ma femme soit bien traitée et que mes deux enfants, que ce soit chien ou chat, de les garder pour qu'à mon retour je constate ce qui s'est passé."

Il recommanda à son messenger de bien garder le sac et de le mettre sous son oreiller. Le messenger partit et coucha encore au même hôtel. Les vieilles filles lui jouèrent le même tour: elles déchirèrent encore la lettre et écrivirent à la reine:

"Ma mère, je suis très fâché de voir que ma femme a acheté en mon absence. Puisqu'il en est ainsi, je vous prie de faire mettre ma femme dans un four, de la faire brûler et de prendre mes deux enfants et de les jeter à l'eau, car je vois que c'est une vaurien que j'ai mariée. Si mes ordres ne sont pas exécutés, gare à elle à mon retour: elle pourra avoir peur."

Lorsque la reine apprit cette nouvelle, elle dit : "Le prince est fou, certain, car s'il avait son bon sens, non, mon fils ne dirait pas de choses pareilles." Elle alla apprendre cette nouvelle à la princesse. "Si le prince le veut, faites-le, mère, je suis prête à tout souffrir." La reine lui dit : "Non, jamais je ne ferai de choses pareilles ; je vais te mettre des habits épais et je te mettrai un sac sur le dos avec tes deux enfants dedans. Tu tâcheras de trouver **du** secours au prochain village."

La princesse partit. Au lieu d'aller au village, elle prit le bois. Elle marcha ainsi durant trois jours. Arrivée près d'une rivière, elle aperçut une embarcation avec un homme dedans : "Bonjour, monsieur, pourriez-vous me dire où je pourrais avoir à manger?" — "Embarquez dans cette chaloupe, je vais vous traverser. Il y a une maison de l'autre côté, vous y trouverez tout ce que vous désirerez." Rendu au milieu de la rivière, elle dit à l'homme : "Seriez-vous assez bon de me donner un peu d'eau, j'ai bien soif?" — "Penchez-vous, madame, et essayez de boire." Elle se pencha un peu et se releva aussi vite. — "J'ai peur de tomber." — "Il n'y a pas de danger." Elle essaya de nouveau. Elle se pencha tellement qu'un de ses enfants qu'elle avait sur le dos, tomba. "Monsieur, mon enfant est à l'eau, je vous en prie, donnez-le-moi." — "Prenez-le vous-même, essayez." Elle se pencha et mit son bout de bras à l'eau ; elle avait son bras complet et put ainsi ramener son enfant. Il en fut ainsi de son autre enfant et ainsi elle eut ses deux bras. Rendu de l'autre côté de la rivière, elle trouva la maison telle que l'homme lui avait dit. Elle vécut ainsi pendant sept ans sans voir personne.

Durant ces sept années la reine ne reçut aucune nouvelle de son fils. Au bout des sept ans, elle voit arriver son fils. Rien de plus pressé de demander où était sa femme. "Comment, malheureux, toi qui m'as fait dire que c'était une mauvaise fille et de la faire brûler dans un four!" —



“Comment, vous avez fait brûler ma femme! Mes deux enfants?” — “Tu m’as dit de les jeter à l’eau.” — “Vous avez jeté mes enfants à l’eau?” — “Non, je ne l’ai pas fait. Je lui ai mis ses enfants dans un sac sur son dos et elle est partie ainsi.” — “Puisqu’il en est ainsi, je pars et vous me reverrez quand j’aurai trouvé ma femme, soit morte ou en vie.”

Il partit, en disant adieu à sa mère. Arrivé près du bois, il se dit: Ma femme doit avoir pris ce petit chemin. Il marche, marche. Arrivé à une rivière, il voit venir un homme dans une embarcation. “Bonjour, monsieur,” — “Bonjour.” — “Vous êtes ici, je suppose, pour traverser les gens?” — “Vous désirez aller de l’autre côté, eh bien! embarquez.” Le prince embarque. Arrivé de l’autre côté de la rive, il aperçut une maison. Comme il avait plu beaucoup, il se dit: “Je vais entrer et demander pour faire sécher mon capot.” Devant la maison il y avait deux petits enfants qui jouaient. En apercevant un homme, ils restèrent bien surpris, car ils n’avaient jamais vu personne. Ils coururent le dire bien vite à leur mère. La mère eut peur. “Si c’était le prince, je suis sûr, s’il me reconnaît, il va me tuer.” Voici que ça frappe. La jeune femme va ouvrir, elle reconnaît tout de suite son mari. Lui aussi la reconnaît, mais il se dit: ma femme n’a pas de bras. Elle lui servit à manger et mit son capot près du poêle. Les deux enfants vont trouver leur mère et ils dirent:

“Est-ce lui qui vient te tuer, maman?” Elle leur fit signe de ne pas parler, car l’homme écoutait. Un peu après, elle leur dit: “Cet homme, c’est votre père.” Les enfants tout en courant autour du capot de l’étranger se disaient: “Ça, c’est le capot à papa.” Le prince qui les écoutait et qui trouvait que le petit garçon lui ressemblait beaucoup dit à la femme pour connaître un peu son histoire: “Les entendez-vous dire que c’est le capot de leur papa?” — “Oui, leur père a un capot pareil. Il est parti pour le bois, il doit revenir sous peu.” — “Madame, si votre mari ne vivait pas et si vous n’aviez pas de bras, je dirais que vous êtes ma femme.”

Il lui raconta comment il avait connu sa femme, qu’il avait été obligé de partir pour la guerre, qu’elle ne devait durer qu’un an et qu’elle dura sept années. La première année, que sa femme avait acheté deux petits enfants, une fille et un garçon; que sa petite fille, elle l’avait appelée Marie comme elle et le garçon Paul comme lui. “Mais mes lettres ont été ouvertes et toutes écrites autrement. Ma femme a quitté le château. Je suis parti pour la retrouver morte ou en vie.” La dame en entendant cela, elle se dit: “Il ne va pas me faire mourir; je vais lui dire que je suis sa femme.” — “Monsieur, je vous dirais que moi, je suis votre femme.” — “Vous êtes ma femme! Comment cela se fait-il que vous avez vos deux bras?” — Elle lui raconta son histoire et comme l’homme de la chaloupe lui avait donné ses deux bras. Le prince pleura de joie: il prit ses deux enfants et les embrasa tour à tour. La princesse dit au prince: “Si tu veux nous resterons ici, nous serons heureux.” — “Je ne le puis, ma mère qui m’attend avec impatience pour savoir si tu es

encore vivante; elle mourrait de peine de ne plus me revoir. Prépare-toi ainsi que les deux enfants." Arrivés près de la rivière, l'homme apparut encore avec chaloupe. Il les fit embarquer. Arrivés de l'autre côté, le prince voulut le payer. Mais il ne voulut rien accepter. Aussitôt il disparut en leur disant: "Vivez heureux." Le prince et la princesse restèrent bien surpris. Ils se dirent: c'est le bon Dieu, puisqu'il a fait tant de miracles.

Arrivés au château, la reine pleura de joie en apercevant ses deux petits enfants, elle qui les avait tant aimés. Elle demanda à la princesse comment cela se faisait-il qu'elle avait ses deux bras. La princesse lui conta. Ensuite le prince voulut savoir qui s'était rendu coupable en ouvrant les lettres. Il fit venir son messenger. Il lui demanda où il avait couché. — "Chez les vieilles filles." — "As-tu couché avec le sac?" — "Oui, mon prince." — "Dans la nuit, tu ne t'es pas oublié?" — "Non, je dormais si bien que la maison aurait pu tomber sur moi." — "Les vieilles filles ne t'ont rien donné à boire?" — "Oui, et aussitôt je me sentais engourdi." — "Ce sont elles," dit le prince, "car elles étaient jalouses de ma femme. Elles auraient voulu que je marie la plus jeune." Il commanda des gardes d'aller chercher les trois infâmes et de les faire écarteler. Ils vécurent heureux avec leurs enfants.